

Lettre à un biographe

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1999). Lettre à un biographe. *Liberté*, 41(2), 112–116.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LETTRE À UN BIOGRAPHE

Monsieur,

Vous venez de consacrer à Nicolas de Staël une biographie¹. Si vous connaissiez mon attachement pour l'œuvre des dernières années de ce peintre, vous comprendriez pourquoi j'ai sauté sur votre livre avec l'espoir d'un parfait bonheur. Mais, en dépit de la force de l'attente, monsieur, j'ai le regret de vous l'écrire, le parfait bonheur n'est pas venu. En plusieurs points, votre livre m'a déçu.

Comme je n'ai rien d'une autorité en matière d'art ni de biographies, et qu'on a certainement couvert votre travail d'éloges, vous allez me dire que ma déception n'a pas d'importance, et vous aurez raison. Tant pis, monsieur, je vais continuer à avoir tort. Je vais évoquer ce qui, à mes yeux, ne va pas du tout dans votre livre. Arrêtez de lire maintenant si vous attendez de la pommade.

Nicolas par ci, Nicolas par là, monsieur Greilsamer, comme vous y allez sur le Nicolas ! Auriez-vous peint quelque chose qui vous autorise à taper sur l'épaule d'un artiste de génie ? Je cherche dans vos notices et ne trouve pas de peinture. Parleriez-vous de ce que vous ignorez ? Je détecte une carrière de journaliste, une biographie de

1. Laurent Greilsamer, *Le Prince foudroyé. La vie de Nicolas de Staël*, Paris, Fayard, 1998, 335 pages.

Beuve-Méry, un livre sur Touvier. Bien que je n'aie pas lu ces livres, monsieur, et n'aie aucune envie de les lire, soyez sûr que, dans ces deux cas, le prénom ne m'aurait rien fait. Que vous ayez appelé un journaliste Hubert et un bandit Paul, ou même que vous ayez dit Bébert et Popaul m'aurait paru dans l'ordre des choses, mais Nicolas de Staël, monsieur, vous vous rendez compte ? Avez-vous remarqué le changement de palier ?

Page 26 (nous sommes encore à Saint-Pétersbourg), voici la petite Marina qui « porte ses cheveux noués sous un bibi gracieux ». À la même page, les enfants écoutent des légendes sous le « refuge de jupes » de leur nounou. Page 28, voilà des prisonniers qui marchent « à petits pas dans la lumière fraîche », pendant que le pouvoir « meurt dans un hoquet ». Page 31, le lecteur a droit à « la cérémonie quotidienne du baiser vespéral », qui « cache mal les convulsions en cours ». Et la foule, comment voulez-vous qu'elle soit ? Inévitablement « miséreuse et ulcérée ». Qu'est-ce que c'est que ce bibi gracieux, cette lumière fraîche, ce hoquet, ce refuge de jupes et ces baisers vespéraux ? Vous avez le cliché facile, monsieur, l'épithète quasi automatique, la breloque abondante. Et ce n'est rien à côté de ce qui m'attend plus loin, au moment de la fuite. Page 31, la campagne hivernale est « blafarde » ; les forêts sont « profondes » ; on entend « le hurlement des loups ». Ici, retenez-moi, monsieur : y étiez-vous ? les avez-vous entendus, ces loups ? ou est-ce encore des bruits de journaliste ?

Je sais, je sais, tout est pareil aujourd'hui, tout se vaut, Beuve-Méry, Touvier, De Staël et Greilsamer. Il n'est pas de journaliste qui ne rêve de devenir biographe, romancier, essayiste, que sais-je, et cela donne des milliers de livres comme le vôtre. Triste époque, monsieur, vous ne trouvez pas ?

Acceptez sans cérémonie, pour me faire pardonner, un baiser vespéral qui cache mal les convulsions en

cours. Impossible de ne pas vous concéder un don pour la narration trépidante, les phrases courtes, où suffisent un faible vocabulaire et des rudiments de syntaxe, c'est votre force. Vous êtes en quelque sorte un bolide de la narration colorée, où l'adjectif vient de lui-même, sans qu'on le convoque, et nul ne peut vous reprocher un manque de documentation. À force d'anémie dans les archives, vous savez tout, et cela vous honore. Vous aimez, vous admirez De Staël, certes, et cela vous honore aussi. Mais — oserai-je vous le dire, monsieur ? — m'est avis qu'en journaliste *efficace*, vous préférez à De Staël et à la méditation sur la peinture les effets criards, les loups, les lumières fraîches et les refuges de jupes que vous pouvez tirer d'une vie marquée par une tragédie d'abord imposée, puis, qui sait, peut-être cherchée.

Savez-vous ce que vous auriez dû faire avant de passer de Touvier à De Staël ? Aller vous coucher, monsieur, loin du néant bruyant des gazettes. Laisser de côté les bibis et dormir tout votre saoul. Au réveil, lavé, entièrement rénové, vous auriez pratiqué la contemplation dans un champ de pois après la récolte, un champ où il n'y a rien à voir, ni à boire, ni à manger, même plus de pois durs comme les pierres que De Staël peignait pour les changer en pains. Après quoi vous auriez pris modèle sur votre modèle, plutôt que sur la chienlit médiatique. Vous auriez supprimé les accessoires comme il supprima la silhouette d'un arbre sur la route d'Uzès pour en rester à quelques séparations de couleurs qui fuient.

Faute de cette retraite austère, monsieur, quand il faudrait glisser sur les événements insignifiants de toute vie, vous appuyez, et quand il faudrait appuyer, ralentir, s'attarder, vous glissez, par exemple quand De Staël parle. Comment se fait-il que je doive attendre la page 203 pour lire quelques phrases vraiment significatives du peintre ? Et voyez comment vous les présentez, ces phrases, pêle-mêle, hors contexte, avec ces mots d'intro-

duction : « Citons pour mémoire quelques-uns de ces traits qui scandent désormais ses lettres et ses déclarations. » Ah ce « pour mémoire », monsieur, ces « traits qui scandent des déclarations », et ce puissant « désormais » ! Je crois lire le journal, je n'en peux plus, je pâme, je me sens misérable et ulcéré, je vais mourir dans un hoquet. Sans compter la précipitation sous-jacente, l'angoisse de vous absenter, de perdre le contact, d'être supplanté. Vous semblez dire : « Retenez bien, je ne vais pas m'effacer longtemps pour citer De Staël, de retour dans une minute, ça y est, me revoilà, coucou, c'est moi, Laurent ! »

Suivent sept phrases du peintre, venues d'on ne sait quelles lettres ou déclarations, à la file, et comme promis vous réapparaissent tout de suite pour conclure : « Propos fulgurants, à la hauteur d'une peinture prête à bondir... » Si vous saviez comme j'aime ces points de suspension, ce suspense, monsieur, cette impression de me trouver dans une cage aux fauves sous les éclairs ! Vous a-t-on dit que vous excelleriez dans les biographies de lions ? Je vous le dis, Greilsamer, après les biographies de bandits et de journalistes, après avoir fait bondir la peinture, il n'est pas trop tard pour aller aux lions. Pourquoi n'entreriez-vous pas dans la cage de Jojo, au zoo de Vincennes, pour le biographier ? Vous vous installez bien dans la 203 du peintre, soixante pages plus loin : « Toute la nuit, il remonte la nationale 7 au volant de sa nouvelle 203. » Comme vous avez l'air à l'aise, Laurent, au volant de cette voiture, fonçant sur la nationale blafarde, dans la nuit fraîche, au milieu des loups !

Reprends tes esprits, Lolo, gare-toi sur le bas-côté de la 7 et écoute une bonne fois. Dans ton livre, c'est quand tu t'effaces pour citer De Staël que j'entrevois les raisons de mon attachement extrême pour les toiles de ses dernières années. Quand il dit par exemple ceci, que tu rapportes à la page 260 : « Le contact avec la toile, je le perds à chaque instant et le retrouve et le perds. Il le faut

bien parce que je crois à l'accident, je ne peux avancer que d'accident en accident; dès que je sens une logique trop logique, cela m'énerve et je vais naturellement à l'illogisme. » Quand De Staël a écrit ces lignes, Lolo, sa liberté était devenue étale et sa peinture, « glauque et pacifique dans un verre² », comme la mer du déluge. Pourquoi le dis-tu si peu ?

Je frappe aux derniers tableaux de De Staël comme à des portes et — est-il raisonnable de le dire ? — je suis plutôt soulagé qu'ils ne répondent pas. Il y a tant de gens comme toi, Lolo, pressés de satisfaire la curiosité du public en fournissant des réponses imaginaires à ses questions lancinantes (et cent fois plus de réponses imaginaires que le public ne se pose de questions réelles), que les questions restées en suspens me libèrent. Excuse-moi si le pouvoir libérateur de l'énigme met des bâtons dans les roues d'un journaliste prêt à bondir.

Un matin du printemps 1994, pour ne pas rater un train, j'ai moi-même bondi, trempé comme une soupe, jusqu'à l'hôtel de ville de Paris où l'on montrait des toiles de De Staël jamais exposées. Comme j'ai été heureux et libre, ce matin-là, à l'idée de voir, même en courant dans des sandales ramollies par l'eau, des énigmes d'autant plus énigmatiques qu'elles ne montraient que des choses archi-connues, des champs, des bouteilles, des pierres, la mer, des bateaux ! Elles les montraient en affirmant clairement, non par un discours ajouté mais par la nature muette de la peinture : « Voyez les merveilleuses énigmes ! » Après tout ce que j'ai essayé de dire, Lolo, il me semble toucher le fond de ma déception : j'ai trop peu trouvé, dans ta biographie, cette affirmation dont la vérité m'aurait ravi.

2. Pierre Jean Jouve, « Le déluge », *Poésie*, Paris, Mercure de France, 1964, p. 104.